Mouvances Francophones

Volume 3, Issue 1 2018

Fictions des origines

Aspects d'oralité dans l'écriture romanesque d'Alain Mabanckou

Patrick Armand Ouadiabantou,
Université Marien Ngouabi

patrickouadiabantou@gmail.com

DOI 10.5206/mf.v3i1.4911

Aspects d'oralité dans l'écriture romanesque d'Alain Mabanckou

A l'ère de nouvelles technologies de l'information et de la communication, mieux de l'internet, rendu performant par la structuration de la fibre optique, l'envoi du message (sms) téléphoniques, consacre un culte à la troncation de la chaîne phrastique. Ce phénomène toujours croissant accroît l'écart entre la langue normée et la langue licencieuse, marqué d'anomalies multiples. Le besoin constamment croissant de se renouveler et de se démarquer des contraintes de la langue normée a cédé le pas aux divers procédés de formation lexicale et syntaxiques qui expliquent maintes perversions observées de nos jours. La tendance à la déformation ou à l'altération de l'orthographe dans la formation lexico-syntaxique est-elle motivée par l'influence trop accrue de l'oralité sur la forme écrite ? La forme écrite chez Alain Mabanckou, est-elle le reflet de la langue prononcée ? S'il est établi que ces procédés de déformation orthographique se rattachent à des phénomènes normaux du langage, il est aussi vrai que la conscience linguistique qui préside à ces anomalies est délibérée. Ces normes qui président à l'élocution, ensuite à la graphie, ainsi déformées, sont davantage développées et hypertrophiées, allant jusqu'à la imitation des sons. La question clé de notre recherche est donc la suivante : l'orthographe pervertie du français classique dans les romans de Mabanckou est-elle la résultante de l'imitation accrue des sons ? L'orthographe ploie-t-elle sous l'influence de la parole prononcée ? En nous appuyant sur certains indices lexico-syntaxiques répertoriés dans quatre romans de Mabanckou : *African Psycho*, *Verre Cassé*, *Mémoires de porc-épic* et *Black Bazar*¹, nous allons formuler quelques pistes de réflexion qui répondraient à ces présupposés. Cet article s'articulera autour de deux points : le premier sur les écarts formels et les barbarismes et le second s'arc-boutera sur les troncations et les abréviations terminologiques.

1-typologies des perversions répertoriées.

L'esquisse de grille typologique des perversions relevées s'articule autour des aspects de langue que nous formulons ainsi : abréviations et troncations terminologiques puis écarts formels et barbarismes.

2.1- abréviations et troncations terminologiques.

2.1.1 Les abréviations non conventionnelles.

1- Et puis y en a marre des hommes petits comme toi, (B.B : 213)

2- Ils sont en grève vingt-neuf jours sur trente !
- Bien parlé ! Y en a marre des grèves !

3- Bande de fainéants ! (BB : 13)

4- j'en suis sûr, il me regarde, très déçu, et murmure : t'es pas sympa, tu n'aimes pas les canards, (V.C. : 201)

2.1.2 Les troncations terminologiques

5- Si t'es pas d'accord, sors de notre maison ! Je crache sur ta race ! T'es pas ici chez toi, espèce de Congolaise de Baongo !... (BB : 83)

¹ Alain Mabanckou, *African Psycho* (Paris: Le serpent à plume, 2003); *Verre cassé* (Paris: Éditions du Seuil, 2006); *Mémoires de porc-épic* (Prix Renaudot) (Paris: Éditions du Seuil, 2007); *Black Bazar* (Paris: Éditions du Seuil, 2009).

6- à croire qu'y a plus rien à bouffer et que tout le monde se barre, mais bon, si t'as pas d'endroit où vivre on peut t'accueillir dans notre communauté. (M.P.E. 74)

7- si t'es pas d'accord, t'as qu'à aller recueillir le mwengué toi-même (M.P.E : 170)

2.2- Écarts formels et barbarismes.

2.2.1 Écarts formels : emploi agrammatical des conjonctions et locutions conjonctives

8- parce que quand ces gazelles sauvages débarquent à Paris (BB : 46)

9- parce que dès qu'on rassemble les Congolais dans un coin (BB : 46)

10- C'est qui donc qui vient de dire que moi j'ai un œil plus grand que l'autre, hein (BB : 33)

9'- or que lui il avait déjà trente-deux ans ! (BB : 203)

10'- et nous ne croyons le mal que quand il est venu (MPE : 66)

2.2.2. Barbarismes

11- le roman que j'avais emprunté chez mon ami, l'écrivain haïtien Louis-Philippe (BB : 48-49)

12- sur la page 13 où y a des fesses (V.C : 121)

13- Tu te prends pour quoi toi-là même ? Ma cheville-là, est-ce que tu la dépasses même (BB : 83)

14- mais y avait surtout ces mouches venues d'on ne sait où (VC : 189)

3-analyse des perversions orthographiques et grammaticales

3.1- Les abréviations non conventionnelles.

Les personnages centraux des romans de notre corpus pervertissent l'orthographe. Ces perversions sont constatées dans la formation lexicosyntaxique. Ces altérations seront examinées aux plans morphosyntaxique, grammatical et orthographique, à travers les abréviations non conventionnelles, non lexicalisées et les troncations. L'analyse des tournures phrastiques perverties nous amène à examiner des dénoteurs phono-morpho-syntaxiques travestis de l'usage normé que confère la langue française.

L'abréviation se focalise ainsi sur le suffixe du mot. Cette figure de langue s'apparente à l'apocope qui, comme le signale le dictionnaire, est la chute ou la suppression d'une ou plusieurs syllabes à la fin d'un mot. Dans cette perspective, elles relèvent de l'imitation des sons de la langue prononcée. A. Dauzat note en 1908 : « *l'abréviation a pour foyer d'origine l'argot de malfaiteurs* ». ² L'abréviation est, dans ce premier cas, la conséquence de l'état colérique du président Le Roi des cons. Si sémantiquement « y en a marre » est révélateur du ras-le-bol du personnage dont on parle, orthographiquement cette locution verbale est bâtie sur la phonologie, autrement dit le narrateur rapporte ici des propos tels qu'il les a entendu prononcer. Ainsi, a-t-on écrit des sons et des lettres. Cette graphie reflète les sons. Ce personnage s'exprimant à la première personne, aurait explicitement dit : « J'en ai marre ».

² A Dauzat, *La langue française d'aujourd'hui : évolution, problèmes actuels* (Paris: Colin, 1908), p. 65.

Ainsi donc, « y en a marre » n'est qu'une forme perversie de « J'en ai marre. » « Y en a marre » est ainsi repris anaphoriquement dans plusieurs séquences narratives de notre corpus. Cette reprise est révélatrice de l'état-d'âme du narrateur face aux maux qui minent la société. Aussi, note-t-on plusieurs mouvements révolutionnaires nés dans le continent africain au sud du Sahara, suite aux nombreuses tares qu'ont engendré des régimes démocratiques particulièrement éclectiques et stéréotypés, régimes qui méprisent le peuple pour qui ils sont sensés rendre des comptes et garantir le bien-être social intégral. Les mouvements « Y en a marre » au Sénégal, « Balai Citoyen » au Burkina Faso, « Filimbi et Lutsha » en République Démocratique du Congo et « Ras-le-bol » au Congo Brazzaville, ont vu le jour, tous ayant pour leitmotiv : se débarrasser des régimes dictatoriaux qui s'éternisent au pouvoir et libérer l'expression muselée.

On note dans cet énoncé la présence irrégulière, mieux l'emploi agrammatical du même syntagme « y en a marre », marqué de l'absence du pronom personnel sujet neutre « il » et la présence injustifiée du pronom adverbial « y », incorporé au contexte juste par mimétisme à l'expression orale. Cela témoigne de la volonté de l'auteur d'inscrire à l'écriture les sons et ce au prix de graves anomalies et barbarismes. Le « y » est ainsi perçu comme une déformation du pronom « je »* dont la déclinaison selon la catégorie flexionnelle en conjugaison donnerait « j'en ai marre ».

L'intonation suppléerait-elle la forme écrite et s'imposerait-elle à l'écrit, tant le narrateur recourt aux expressions prononcées. Jules Marouzeau y voit « la valeur d'expressivité de l'intonation que le sens d'un énoncé est parfois moins dans les mots que dans le ton ».³

Cette locution traduit dans ce contexte, comme dans la plupart d'entre eux, un ras-le-bol. Faut-il reconnaître que la cessation momentanée de travail comme mode d'expression de travailleurs déçus, est largement contesté par ceux des bénéficiaires de ces services aux arrêts. Cet auteur, par l'entremise de ses personnages, transcrit les sons. Ces propos de Marouzeau viennent corroborer un effet de visualisation : « *La chose écrite nous est si familière aujourd'hui qu'en percevant les mots prononcés, nous les voyons un peu tels qu'ils seraient sur le papier, il s'en faut de peu que nous ne les écrivions en pensée. En entendant les mots, dit Paul Claudel, je pense à leur forme* » (ibid., p. 54).

3.2 La troncation.

Un autre aspect de l'altération de la l'orthographe est la troncation. Les abréviations, mieux les troncations « t'es », employées de façon réursive dans notre corpus et bien plus, à l'ère de nouvelle technologie de l'information, sont une forme contractée de la déclinaison de la catégorie flexionnelle de la deuxième personne du singulier du présent de l'indicatif : « tu es ». On peut constater que cette construction s'est amplifiée ces dernières années grâce au phénomène d'envoi des sms par la téléphonie mobile, lequel envoi est rendu dynamique par le cout très faible mais aussi par la breveté de l'information, son caractère de discrétion et enfin, l'envoi multiple et un feed back quasi-instantané.

Précisons que cette abréviation est fondée sur la figure de rhétorique qu'est l'apocope : chute d'un phonème, d'une ou plusieurs syllabes à la fin d'un mot. Ici, la deuxième personne de la conjugaison « tu » perd un de ses phonème « u », entraînant ainsi une troncation de la langue. Son agglutination à l'auxiliaire « être » ainsi décliné « es », n'a d'autres incidences que

* Ou l'impersonnel « il y en a » [note d'éditeur].

³ Jules Marouzeau, *Précis de stylistique française* (Paris : Masson, 1950; 1969), p. 64.

le renforcement de l'altération de la langue savante. Cette élision est une des gaucheries du style de l'écrivain qui s'attaque à la rigueur de la grammaire française en reproduisant les sons.

Il faut souligner qu'à l'oral, le « e » de « je » ne se prononce pas toujours. Ce phénomène phonétique qualifié d'assimilation consonantique par le linguiste Geneviève-Dominique de Salins « *peut provoquer un glissement phonétique de la consonne sonore ([ʒ]) vers la sourde correspondante . Cette prononciation ne peut avoir lieu que si (3) est suivi d'une consonne sourde : [p], [t], [k], [f], [s],*

-Je *peux* partir

-Je *fais*

-Je *sais* » (1996 ; p. 21).

De même, on notera qu'en langue familière orale et dans les cas de transcription de ce son, la voyelle orale, postérieure, donc arrondie, d'aperture minima, qui est notée « u », en alphabet phonétique internationale, employée dans la syllabe « tu », peut s'effacer à l'oral, devant une voyelle :

T'es français ? T'habites à Paris ?

Le « l » de « il » et « elle » peut aussi s'effacer devant une consonne, ce qui donne la prononciation suivante :

[i] part tout seul. [ɛ] viendra avec nous.

On constate par analogie, au pluriel, le même phénomène peut se produire parfois, bien que la liaison obligatoire se réalise toujours :

[iz] ont dix ans. [ɛz] aiment Paris

« *La chute du « i » de « ils / elles » est caractéristique de l'oral spontané : c'est un phénomène généralisé, quelle que soit l'origine sociale du locuteur* », note Geneviève-Dominique de Salins.⁴)

3.3- Les écarts formels : emploi agrammatical des conjonctions et locutions conjonctives.

Rappelons que le pronom interrogatif « qui, que » servent à construire une phrase interrogative directe ou une subordonnée interrogative (ou interrogative indirecte). En guise d'illustration, on peut citer :

-Qui a frappé ? (interrogation directe)

-Je me demande qui a frappé (interrogation indirecte, avec une proposition principale introductive).

A ces formes simples des fonctions des pronoms interrogatifs, s'ajoutent des formes composées qui, comme les premières servent aussi à construire une interrogation directe ou indirecte. Relevons ces cas d'illustration :

-De ces deux chemins, lequel faut-il prendre ? (interrogation directe)

-De ces deux chemins, Je me demande lequel il faut prendre (interrogation indirecte).

Dans ce cas d'espèce, le pronom « qui » ou « que » devra se mettre en position d'attaque, c'est-à-dire en début de phrase interrogative. Ainsi donc, dire : « C'est qui » (« C'est qui donc qui vient de dire que moi j'ai un œil plus grand que l'autre » = cas 2.2.1 no. 10) est une anomalie,

4 Geneviève-Dominique de Salins et Sabine Dupré La Tour, *Grammaire pour l'enseignement/ Apprentissage du FLE*, Paris, Didier 1994; 1996, p.20-21.

une pathologie de la langue qui confère au texte une empreinte de la variété du français de la rue ou variété basilectale. En second lieu, la présence de la conjonction ne se justifie pas dans cet énoncé. Si l'on admet que cette conjonction induit une conséquence ou une conclusion de ce qui précède. Il ressort, après analyse grammaticale, que « donc » n'assume pas cette vocation dans cette interrogative puisque le locuteur interrogateur vient de reprendre connaissance de soi après une perte de conscience provoquée par une chute du cinquième étage. La conjonction « donc » dans ce contexte est dépourvu de sa substance grammaticale ; elle est un forclusif de la phrase interrogative. Enfin, il convient de signaler que cette reprise anaphorique de ce pronom interrogatif et conjonction de subordination au point que cette interrogation est rendue emphatique. D'ailleurs ce ton grandiloquent ou hyperbolique est couronné par cette interjection qui clôt cette interrogation sentencieuse. En français normé, cette interrogative se formulerait ainsi : « Qui vient de dire de moi qu'un de mes yeux est enflé ? »

Dans la séquence « sur la page 13 où y a des fesses », la suppression volontaire du pronom personnel sujet neutre « il », compromet fortement la visibilité de la norme grammaticale. Cette omission constatée est peut-être dû au fait que la langue familière orale est fortement caractérisée par un haut débit, à faire disparaître les éléments essentiels dans la construction phrastique qui, en conséquence, n'est plus qu'elliptique.

Cette forme impersonnelle trouve une explication dans ces propos de Geneviève-Dominique de Salins qui ajoute à la citation précédente : « *En revanche, la chute de l de-elle/elles est peut-être moins généralisé et représenterait actuellement un marqueur de groupe social* » (p. 21). S'il est constaté, dans la langue familière orale, la disparition du « l » de « il », il convient de préciser que, dans cette séquence examinée, l'omission est plus totale car elle concerne non seulement le « l » de « il » mais les deux lettres ont simplement disparu. La désagrégation de la langue va crescendo.

La juxtaposition de ces deux conjonctions de subordination « que quand » est un cas de barbarisme relevant de la transcription de l'expression orale. L'emboîtement de ces deux propositions subordonnées déboîte la grammaticalité du français canonique. Ces deux subordonnées deviennent :

-Verre Cassé je te jure que je n'ai rien compris.

-Verre Cassé quand je me suis réveillé le lendemain.

Reconstituées en français normé, elles forment deux propositions : une régissante et une subordonnée conjonctive complément circonstanciel de temps, du verbe de la principale « jurer » : « Verre Cassé, je te jure n'avoir rien compris quand je me suis réveillé le lendemain. » La jonction de deux conjonctions de subordination « que » « quand » dans une même construction phrastique, sans être séparées d'un énoncé, est une anomalie grammaticale. Dans cet extrait, la succession de deux conjonctions « que quand » est un cas d'agrammaticalité. Si cet usage est admissible à l'oral, à l'écrit par contre, il est malséant d'un point de vue puriste, même si son emploi dans cet extrait est un cas de l'exceptif.

L'expression « or que » fréquemment utilisée par les congolais, est la perversion de la locution conjonctive « alors que ». Comme celle-ci, elle marque la concession au sens grammatical du terme.

Le chevauchement de la locution conjonctive « parce que » et de la conjonction de subordination « quand » est une autre altération de la structure phrastique française. Si la locution conjonction est un subordonnant qui introduit une subordonnée conjonctive complément circonstanciel de cause de la régissante, il n'en est pas le cas de la conjonction de subordination « quand » qui, elle, introduit une subordonnée conjonctive, complément

circonstanciel de temps. Ceci dit, ces deux subordonnants grammaticaux sont antinomiques du point de vue fonctionnel et par voie de conséquence, ne peuvent être employés immédiatement ou médiatement dans le même énoncé. On voit dans cet énoncé la transposition des structures des langues lingala et kituba où, les subordonnées causale et temporelle sont employées incidemment avec certes, des tournures interrogatives assez précises. Aussi, faut-il reconnaître que ces langues congolaises, n'étant inscrites qu'en tant que langues orales, leur immixtion dans le français écrit s'explique par l'ignorance des personnages des normes rigoureuses du français classique. Charles Bally note sans ambages que « *Quand on songe que la langue est faite avant tout pour l'usage oral, ce serait une faute de ne pas envisager celui-ci comme norme.* »⁵ L'écrivain congolais, par l'entremise de ses personnages, a inséré des récits oralisants dans le discours littéraire.

3.4-Les barbarismes.

Si l'on dit à une personne, « je n'ai pas assuré mon studio », « j'avais emprunté un roman », on l'informe des actions que l'on réalise ou qu'on a réalisées. Mais elle ne sait pas où, quand, comment, pourquoi. Si on y adjoint un complément, l'idée devient plus précise. On utilise alors la préposition (excepté en présence du complément d'objet direct). Les prépositions ou locutions prépositives marquent différents rapports logiques, entre autres l'agent, le lieu, le temps, la cause le but, la manière. Ainsi, concernant la préposition « chez », elle indique un lieu, au même titre que bien d'autres préposition dont elle est l'équivalent (à, de, contre, derrière, devant, entre, jusqu'à, parmi, sous, sur, vers, auprès de, aux environs de, à travers, au-dessus de, au-devant de, par-dessus, près de, proche de, etc). Le constat qui se dégage de cette règle énoncée supra, est tel que cette préposition établit un rapport contextuel entre « ami », « assureur » et les mots complétés « roman », « studio ». Pour que cette préposition recouvre entièrement sa grammaticalité, il aurait fallu que ses compléments « ami » et « assureur » fussent été des lieux ou des noms indiquant des lieux. Or, « ami » et « assureur » sont des représentatifs des humains et non des lieux : d'où le caractère agrammatical de cet emploi fort employé à l'oral dans les milieux populaires.

Le syntagme « le roman que j'avais emprunté chez mon ami » est un barbarisme. Notons que cette incongruité langagière dénote du langage populaire qui fait table rase des règles édictées par la grammaire. Rappelons que le verbe « emprunter » est transitif direct, c'est-à-dire un verbe qui admet un complément d'objet direct (COD). Pour illustration, cette séquence verbale peut ainsi être transformée : « J'avais emprunté le roman à mon ami ». Ici, « le roman » est un groupe nominal-complément d'objet direct du verbe « emprunté ». Ainsi donc, le verbe « emprunter » devrait être suivi directement du groupe nominal complément d'objet direct, sans préposition. Le syntagme « chez mon ami » est un complément qui désigne la destinataire de l'action exprimée par le verbe : on l'appelle le complément d'objet second (COS) ou complément d'attribution. Rappelons pour être exhaustif sur ce point que le complément d'objet peut être accompagné d'un complément désignant le destinataire de l'action. Dès lors, on trouve le complément d'objet second après les verbes comme donner, accorder, vendre, témoigner, destiner, parler etc. Aussi, faut-il noter que le COS est généralement introduit par la préposition « à ». Quelques rares fois, l'on a recours à la préposition « pour ». Mais la préposition « chez » dans son emploi n'est pas consignée ni reconnue par les grammairiens. Son usage est donc un cas flagrant d'usage de la langue populaire auquel ont recours les personnages de Mabanckou. Tous ces énoncés sont bâtis sur le modèle de la graphie de sons.

⁵ Charles Bally, *Linguistique générale et linguistique française* (Paris, E. Leroux 1932), p.24.

Cette construction syntaxique à caractère interrogatif est, d'un point de vue grammatical, entaché d'une double anomalie : premièrement, le pronom interrogatif « quoi » ne s'appliquant qu'aux choses et aux animaux, l'est ici à une personne, Couleur d'origine en l'occurrence, qui, excédée de l'attitude arrogante d'un invité, et fait des reproches à l'Ivoirien venu s'installer chez elle sur invitation de sa cousine Rachel, amante de l'Ivoirien, et elle-même une invitée. Rappelons que grammaticalement, on emploie le pronom « qui », lorsqu'il s'applique exclusivement à des personnes. Dire « Tu te prends pour quoi ? » est un barbarisme du point de vue de la langue normée, bien que le locuteur qui a eu recours à cette expression sache pertinemment que cet emploi fautif n'a de mobile que de ridiculiser son interlocuteur.

Deuxièmement, l'usage de ce pronom interrogatif « quoi », habituellement appliqué aux choses, correspond à une forme de réifiant quand il s'applique à Couleur d'origine que L'Ivoirien ravale au rang de bête de somme, utile que pour assumer des tâches ménagères sans rechigner. D'ailleurs, cette idée d'abaissement est renforcée par ce calque de langue congolaise : « toi-là même ». Signalons ici également que l'emploi de la particule adverbiale « là » ne s'ajoute qu'aux formes simples de l'adjectif démonstratif (ce, cet, cette, ces) et du pronom démonstratif (celui, celle, celles, ceux) pour marquer l'éloignement de l'être ou de la chose montrée. On obtient ainsi les formes dites composées de ces deux catégories grammaticales. Dès lors, la particule « là » dans cette séquence, précédée d'un pronom personnel « toi », déroge à la norme dont nous venons énoncer les contours. Le syntagme « toi-là » est un calque, lui-même renforcé de l'adverbe « même », comme cela est d'usage récursif dans les langues congolaises, intensifie le sentiment de mépris qu'éprouve l'Ivoirien à l'égard de Couleur d'origine, sa logeuse.

Le syntagme verbal : « ces mouches venues d'on ne sait où » comporte une anomalie que l'on peut qualifier d'anomalie grammaticale. En effet, cette construction comme celle examinée plus haut, est une représentation graphique de la parole prononcée, notamment la transposition graphique des sons entendus. Ces perversions sont constatées au niveau du changement, sinon la dichotomie qui s'établit entre le son et l'écrit. Citant Marcel Proust, Marouzeau dit de son personnage de Swann : « Quand il parlait de choses sérieuses, quand il employait une expression qui semblait impliquer une option sur un sujet important, il avait soin de l'isoler dans une intonation spéciale...comme s'il avait mise entre guillemets.»⁶ De la même façon, Théophile Gautier cité par Jules Marouzeau à la page suivante rapporte que Baudelaire disait certains mots avec une intonation particulière « comme s'il eut voulu leur donner une importance mystérieuse ; il avait dans la voix des italiques et des majuscules. »

Ce syntagme « ces mouches venues on ne sait où » dénote une phrase interrogative indirecte. Cette tournure agrammaticale est le fait du calque de sons. La préposition « de » marquant l'origine, s'emploierait avec l'adverbe interrogatif « où » auquel elle s'adjoint pour former une interrogation directe : D'où viennent ces mouches ? Donc son emploi dans ce contexte (interrogation indirecte) ne se justifie pas. Cette construction n'est rien d'autre que le reflet des sons que l'écrivain répercute dans ces tissus textuels.

Conclusion

Ainsi vu, nous pouvons inférer que les perversions au double plan (orthographique et grammatical) examinées relèvent de la volonté de Mabanckou à prendre une certaine indépendance par rapport à la langue française classique. Elles résultent en majeure partie de

⁶ Marouzeau, *op. cit.*, p. 64.

l'influence de l'oralité sur l'écrit dont les lettres ne sont pas orthographiées comme l'exige la norme de la langue scolaire. Ainsi, Marouzeau signale que « la faute d'orthographe est tenue pour une tare, souvent ridicule et presque honteuse, et l'épreuve de dictée est à la base de tout l'édifice social » (1969 ; p. 70). Cette perversion de Mabanckou trouve une justification dans ces propos de Marouzeau :

La langue évoluant sans cesse et la graphie se trouvant de plus en plus éloignée de la prononciation, donc présentant de plus en plus une réalité indépendante. Il est de plus en plus difficile d'en envisager la réforme graphique du mot qui, devenue aussi réelle que l'image acoustique, il semble à beaucoup qu'on fasse violence à la langue en prétendant réformer la graphie, et que le souci de l'orthographe est devenu élément d'esthétique. (*Ibid.*)

Ces perversions ainsi examinées obéissent au choix de l'oral pour des besoins de réalisme linguistique. Il faut souligner en dernier lieu que Mabanckou recourt à ce mode d'expression pour consacrer la sculpturalité de l'oralité définie comme la forme écrite de la langue prononcée à haute voix. Ces atteintes que les personnages de Mabanckou font subir à la langue classique parviendront-elles à forger une langue intermédiaire qui satisfasse tous les locuteurs du français, quel que soit leur niveau culturel, quand on sait que : « d'une façon générale, la syntaxe est l'élément stable de la langue : si le vocabulaire est entraîné dans son évolution par l'instabilité des sons, des concepts et des objets, les rapports qu'exprime la syntaxe tiennent à la nature même de l'esprit humain et comportent de ce fait une certaine fixité » (Marouzeau 1969 ; p. 142). Inférons avec cet auteur que « Les violences faites à la syntaxe sont, parmi les audaces de la langue d'un Mallarmé, celles qui ont eu le plus de mal à se faire pardonner » (*Ibid.*). Mabanckou a réussi à proposer, du fait de perversions lexicale, syntaxique et orthographique, une version de la langue—non surveillée—déjà bien prisée des locuteurs qui s'y jettent à corps perdu, tant elle paraît être le code le mieux partagé par eux qui, comme on l'a rappelé, ne sont astreints à aucune restriction dont l'exagération et l'intangibilité constituaient de vrais obstacles aux usagers peu avertis de cette langue classique. Dans cette perspective, il faut signaler que l'œuvre de Mabanckou, selon G. Ndombi-Sow, « montre une préoccupation formelle commune : il partage un intérêt marqué à la fois pour l'oral qu'il cherche à introduire dans le récit, pour la représentation du monde ».⁷

Patrick Armand Ouadiabantou
Université Marien Ngouabi

⁷ Gaël Ndombi-Sow, « L'Entrance des écrivains africains et caribéens dans le système littéraire francophone : les œuvres d'Alain Mabanckou et de Dany Laferrière dans les champs français et québécois », Mémoire/Thèse de 2012 sous la direction de Pierre Halen, publication de Metz, p. 14.